

## RE

ADMINISTRATION : 16, rue du Croissant

Les annonces sont reçues chez MM. AUDBOURG  
6, place de la Bourse et aux bureaux du Journal

Inventeur : Edmond Cartwright, poète et mécanicien, qui d'ailleurs imagina bien d'autres mécanismes, et, finalement, se ruina dans l'exploitation de ses brevets.

Heureusement, il lui fut attribué une récompense nationale de 10.000 livres sterling pour son métier à tisser.

Et on dira que les poètes sont incapables de rien faire d'utile !

Pensée d'album, par la petite Servatoire :

*L'homme est un MALE nécessaire!*

## CHRONIQUE

Mot d'ordre — 30 juin 96

« Quel sera l'idéal de demain ? » Telle est la question posée à un certain nombre d'artistes et d'écrivains par un journal, la *Coopération des idées*, noblement destiné au culte de l'idée.

Cette question en détermine aussitôt une autre : Existe-t-il un idéal, c'est-à-dire la conception d'un meilleur devenir pour les sociétés et surtout les individus ? La majorité des êtres humains, accoutumés à l'esclavage social, se trouvent fort bien de cet état ou n'ont pas le courage de briser le lien qui les enserme. Les uns, privilégiés de l'injustice, jouissent en paix de ses faveurs et s'indignent à la pensée d'un changement; les autres, animaux d'habitude, passent en troupeau, les yeux fixés à terre, travaillent, se repaissent et perpétuent l'espèce, passivement. Une troisième espèce d'hommes, sentant le poids de la servitude et la gêne des privations, incline aux simagrées de changements, aux simagrées de révolutions, aux perturbations de régime pour recommencer le même bain sous d'autres formes, sous des noms différents. A ces citoyens effervescents plaisent les manifestations tumultueuses de l'opinion, les jeux de la politique, les renversements de ministères, la parole sonore des orateurs, les disputes électorales, les héros populaires, les clameurs furieuses contre la réaction. Aucun d'entre eux ne saurait concevoir qu'il n'est pas de compromis possible entre l'ordre nouveau et la société tyrannique issue de l'état de propriété avec ses représentations, telles que la famille, les législations, les corvées publiques, les haines nationales.

Il se rencontre de nombreux esprits portés aux petites révoltes d'apparence; mais combien peu échappent aux préjugés, aux respects, aux traditions du monde hiérarchisé pour se créer une personnalité affranchie, une individualité en dehors, microcosme souverain !

Le spectacle des écrivains et des artistes offre à ce point de vue des sujets de réflexions, de philosophie et de conclusion mélancolique. Qu'ils possèdent la maîtrise du verbe, de la lyre aux cordes d'or ou du pinceau, il leur est donné d'exprimer un idéal de beauté, de vérité, de justice : ils semblent les élus de la divine pensée et ses prophètes. A leurs débuts, l'esprit vivifie et éclaire les œuvres; mais lorsque, par les progrès du talent et les fruits du succès, ils savourent la notoriété et le bien-être, pourquoi deviennent-ils lécheurs de la foule, suiveurs de ses basses admirations et de ses lâches haines, odieux docteurs Tant-Mieux ? Snobs ridicules, parvenus intraitables, ils n'ont même plus la force de dissimuler leur respect honteux du nom et de l'argent, des sacs et des parchemins. Nieriez-vous l'âme de ces domestiques et faut-il que je les désigne particulièrement ?

Un plus dangereux adversaire de l'idéal est encore le dilettantisme vernis plus ou moins brillant sur un cœur sec, une pauvre imagination, des idées incertaines. Oh ! ces

pharisiens, virtuoses souriants du mieux, toujours satisfaits du pire, qui, au gré du moment, soufflant le froid ou le chaud, s'opposent à tous les mouvements de générosité et d'enthousiasme, rhéteurs gris et indifférents. — Oh ! ces pharisiens dont est qualifié d'atticisme le verbiage insipide et incolore, les variations pour ou contre toute idée, l'incapacité d'avoir une fois une opinion à soi, une heure de courage et de sincérité !

Je les hais !

On n'a jamais rien fait de grand, de bon ni d'utile que par la conviction et la passion. Où est-il, le dilettante qui se soit une fois dévoué à quelque type de bonté, de justice ? Malheur aux vaincus, los aux maîtres ! Critiques anodines et gracieuses du régime, tel est le bagage de ces bonimenteurs.

L'idéal n'accepte pas non plus les fiancés par dépit, ceux qui, rejetés de la société par leurs vices, discrédités par leurs tares publiques ou privées, prétendent à tout bouleversement. Dans ce monde en décomposition, combien ne se trouve-t-il pas de gens ayant tout demandé et rien obtenu, toujours vendus et pas payés, toujours à vendre et sans acheteurs, qui, au déclin de l'âge, en pleine ruine, s'imaginent reflleurir et se refaire dans le chambardement. « Hélas ! gémissent-ils comme le docteur Faust, j'ai tout perdu, jeunesse, talent, crédit ! » et ils donnent leur âme à tous les diables, mais nul Méphistophélès ne se soucie de marchandise aussi avariée et ils ne parviennent même plus à tromper une Marguerite. L'idéal n'attend rien de tels auxiliaires, pas plus que les compagnons de Catilina, « perdus de dettes et de hontes », ne furent aptes à fonder la liberté romaine.

Le renouveau viendra par des individus meilleurs, capables de se créer une conscience. L'essentiel est un sentiment non pas de détestation, mais de douleur, devant l'injustice. La connaissance d'une iniquité doit troubler nos jours, nous tourmenter, nous causer du malaise et de la souffrance. Certainement celui qui ne souffre pas de l'offense imméritée d'un voisin ou même d'un étranger est le complice de la tyrannie sociale. Il y a peu d'années, un mien ami, déjà avancé en âge, fut exalté par la fièvre d'altruisme : un homme coupable d'un acte de révolte individuel avait été condamné à la guillotine et le patient était d'autant plus intéressant qu'il paraissait le symbole de la misère humaine. Mon ami se passionna au sort du plébéien condamné, bien qu'il n'eût jamais connu ni lui, ni personne des siens ; il brava le blâme de son entourage, risqua sa situation en proclamant sa pitié, et le jour qui suivit l'exécution de l'homme, il s'isola et pleura cette mort vers l'idée.

Me voici éloigné de l'idéal de demain ; ceux qui supposent y entrer par un coup de force sont dupes d'une illusion funeste. La société ne se sauvegarde par des exécutions pas plus qu'elle ne se défait par des hécatombes. La bombe n'est pas supérieure au couperet ; allumeriez-vous la mèche capable de faire voler en éclats toute la machine sociale qu'il sortirait vivant encore, le continuateur de la tradition de force, d'iniquité et de mensonge.

Homme, camarade de vie, compagnon du baignoire social, tu es le seul arbitre de ta libération ! Relève-toi, crée-toi une âme nouvelle dans le mépris des institutions et des lois, dans le culte de la justice, de la vérité et de la beauté, dans le libre et généreux amour, dans le désintéressement et la foi !

HENRY BAUER.

## La Chambré

### LA SÉANCE

#### Le travail des femmes et des enfants

La journée promet, dès le premier aspect de la salle, d'être fort calme : beaucoup d'absents parmi les députés. Peu de ministres présents et c'est *M. Clausel de Coussergues* qui préside.

Après l'admission du nouveau député de Maine-et-Loire, *M. Baron*, la parole est à *M. Vaillant* pour défendre un amendement basé sur la journée de 8 heures, mais plus limitatif encore que celui de *M. Jules Guesde*. Il donne d'ailleurs les mêmes arguments.

*M. Gustave Rivet*, au nom des radicaux